

Zeitschrift: Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art
Band: 7 (1920)
Heft: 1

Artikel: La triple offense à la beauté
Autor: Velde, Henry van de / H.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-81580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

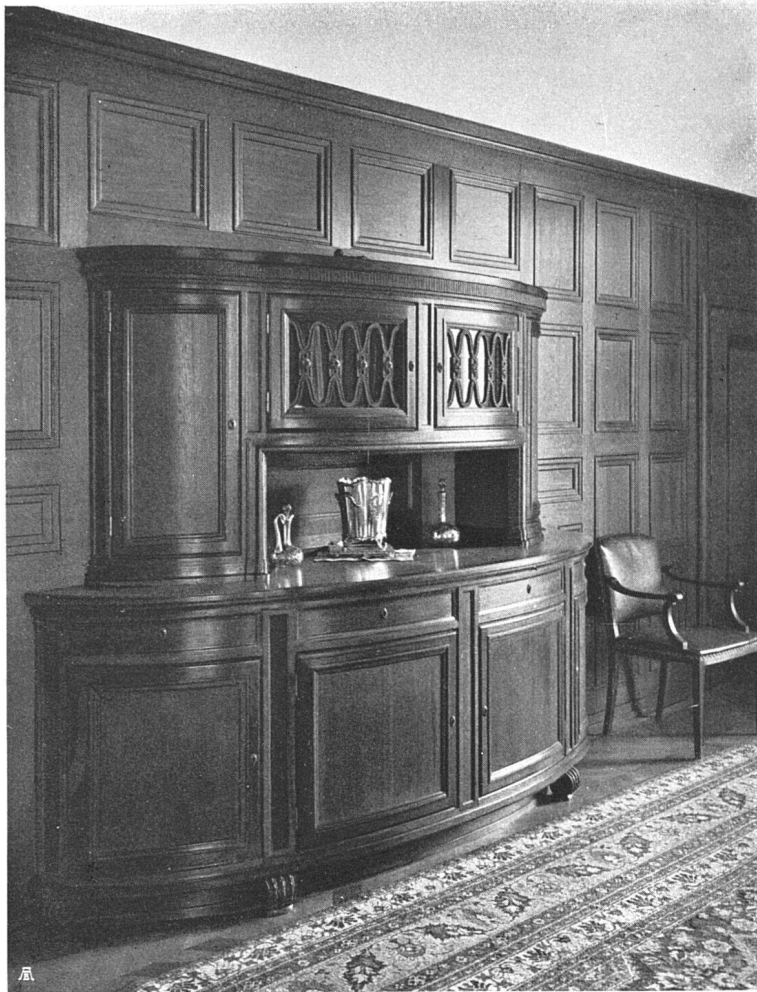
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Eßzimmer in einem Wohnhaus in St. Gallen. Entwürfe: Architekten Pflughard & Häfeli, Zürich. Ausführung in dunkel Eiche von J. Keller, Möbelfabrik in Zürich

LA TRIPLE OFFENSE A LA BEAUTÉ

Vers la fin du siècle dernier, sur le continent, nous étouffions, littéralement, sous le poids de la laideur de toutes les choses. Jamais, à aucun moment dans l'histoire des siècles, la décadence du goût, la veulerie de la conception et le désintéret de l'exécution et de la qualité des matières n'étaient descendus à un tel niveau.

A cette époque, plus aucun monument, plus aucun objet ne se présentaient à nous sous l'aspect de sa forme essentielle, véridique et convaincante. Au contraire, il affectait un aspect emprunté, trompeur, destiné surtout à suggérer un tout autre

but, un tout autre usage que ceux auxquels il était réellement affecté. Quant aux meubles et tous les objets pratiques dont nous nous servions de préférence, aucun ne se présentait plus à nos yeux et à notre intelligence, honnêtement, simplement, véridiquement. Ainsi, par le fait de l'annihilation progressive du besoin de voir les choses sous leur aspect véritable, nous en étions arrivés à ne plus concevoir quelle aberration c'était que d'édifier des gares, des halles, des banques, des bains publics et des «Grands Magasins» et tous ces édifices appropriés à des besoins nouveaux,



Eck-Wohnzimmer in Teufen. Entwürfe: Arch. Pflughard & Häfeli, Zürich
Ausführung in Birnbaumholz durch Th. Schlatter & Söhne, St. Gallen

selon de modèles d'édifices qui, à des époques antérieures, avaient été le temple grec, la cathédrale et la Maison Communale gothiques; le palais et le château de l'époque des Médicis, de François Premier ou de la Renaissance flamande ou allemande. La corruption nous avait conduit à ne plus pouvoir concevoir aucun objet autrement que «travesti» c'est-à-dire empruntant pour son aspect à lui, celui d'un autre objet ayant notoirement une autre raison d'existence, une autre destination.

Ni les meubles, ni les luminaires, ni les tentures, ni les tapis ne se présentaient à nous *comme tels*. Bien au contraire, chacun d'eux suscitait un truchement destiné à entraîner notre esprit et nos yeux sur la pente de l'illusion. Il fallait, à tous prix, que l'idée ne s'éveillât pas en nous: tel

meuble est une armoire, une table ou une chaise; une tenture, un tapis, un vase, une corbeille à fruits, un huilier ou une salière. Non, mais il y a là, devant nous, un temple à colonnes ou à arcades, des perspectives hardies et lointaines sur des villes ignorées; des groupes de faunes ou d'êtres sous-marins s'agitant pour soutenir la table au milieu de la salle, où les tapis évoquent des parterres de fleurs éblouissants. Sur les murs tous les êtres de la création s'agitent et se poursuivent dans un fouillis de feuilles et de branchages suggérant la présence et les bruits de la forêt dans laquelle notre existence journalière s'écoulerait paradisiaquement!

Et, pour n'avoir pas été élevé dans un milieu aussi somptueux, je ne m'en souviens pas moins d'avoir souffert de ce que



Zürcher Stube. Entwürfe: Architekten Pflughard & Häfeli, Zürich. Ausführung des Täfers in Nußbaumholz durch Bolleter, Müller & Cie., Möbelfabrik, Zürich. Schnitzereien von Carl Fischer, Holzbildhauer, Zürich. Ausführung der Möbel in Nußbaumholz durch Knuchel & Kahl, Möbelfabrik, Zürich

dans la maison paternelle, je ne pouvais m'attacher à aucun objet qui se fût adapté à l'usage auquel il était affecté aussi simplement, aussi naturellement que les sujets : les filles et les domestiques. Je m'attachais à eux parce qu'ils étaient simples et naturels, parce qu'ils remplissaient humblement, avec leur vraie figure et leurs vrais sentiments, l'emploi auquel ils avaient consenti. J'aurais désiré être aussi reconnaissant aux objets qu'aux sujets pour les services qu'ils consentaient à nous rendre. Mais le masque m'éloignait de nos meubles et de nos objets et l'aberration de leurs formes éveillait en moi un malaise profond qui se transforma bientôt en un profond dégoût, en une profonde tristesse.

Nous eussions pu nous enlizer, dispa-

raître et nous laisser engloutir, mais ce fut précisément à l'heure où nous comptions nous abandonner sans nulle résistance, que nous parvint, sur le continent, l'écho des paroles de Ruskin prêchant, au delà du détroit, la religion de la Beauté. Ce fut à cette heure que nous pûmes contempler, toucher des doigts des œuvres de son disciple — W. Morris — se distinguant de tout ce qu'avait produit ce 19^e siècle par une perfection de l'exécution et une qualité des matières inouïes !

La révélation d'un tel miracle réveilla notre espoir dans la vie, vainquit la lassitude qui s'était maîtrisée de nous, cette lassitude «de ceux qui vivent volontairement dans la tristesse» à laquelle Dante prédit la plus sévère expiation. Elle re-

Schale in Silber
getrieben



W. Baltensperger,
Goldschmied
S. W. B., Zürich

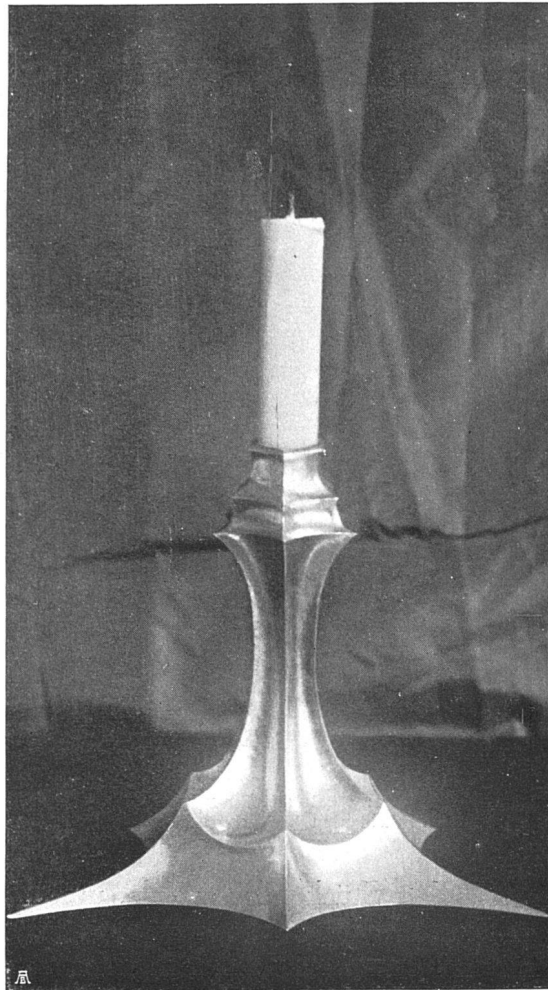
donna une raison d'être à notre existence et fournit spontanément une base solide à une action qui, dans la suite, deviendrait l'unique mobile de notre vie et la mission à laquelle j'ai consacré depuis lors toutes mes facultés et toutes mes forces.

Henry van de Velde.

Wir haben aus einer Übersicht, die van de Velde unter diesem Titel in der „Europäischen Bibliothek“ (Verlag Max Rascher A.-G., Zürich 1918) gegeben hat, einen Abschnitt hiehergestellt. Wir suchten nach einem Hinweis und haben einen Stein aus einem streng gefügten Aufbau herausgebrochen, wohlwissend, daß wir damit nichts Glückliches getan. Denn seine Übersicht ist in ihrer knappen Form ein Aufbau von vielsagend schöner Art. Ruskin—Morris—van de Velde. Er kennt die Tatsache der englischen Tradition; er ermißt die Triebkräfte, die völlig anders gestalteten Verhältnisse und folgert daraus, daß die Kampfführung in England und auf dem Festland notwendigerweise verschieden geartet werden mußte. Aus ihrem Zeitempfinden

heraus mußten die beiden Engländer eintreten für eine „Rückkehr zur Schönheit“; sie mußten „Apologeten sein, idealistische Sittenlehrer, die absichtlich jede Rücksicht auf zeitliche Bedingtheiten, auf soziale und wirtschaftliche Gegebenheiten beiseite ließen“. Sich aber, der mehr denn um eine Generation hinausgerückt ist, der auf dem Festland steht und mit den treibenden Kräften rechnen muß, rechnen will, sich schreibt er „die Rolle des kalten, aufmerksamen, unterrichtenden Beobachters zu, der vorurteilslos alle sozialen und moralischen Erscheinungen registriert, die das moderne Leben um ihn herum darbot und anbahnte“. Auf wenigen Seiten gibt er eine treffliche Charakterisierung der beiden Engländer; er stellt sich de la Sizeranne „Ruskin et la religion de la beauté“ zur Seite. Er sucht den Grandseigneur nicht nur zu fassen als den vielberedten Vertreter der jahrhundertalten englischen Tradition, er wird ihm rückschauend aus unserer Zeit heraus (entgegen den Ansichten Wells, Mister Britlings Weg zur Erkenntnis) gerecht. Und wie er nun daneben das ehrbare Handwerksmeister-

Dasein von Morris würdigt, seine Freude an jeglicher ehrlicher Arbeit immer und immer wieder betont, die Forderungen Morris' den heute wieder lebendig gewordenen Theorien von Robert Owen und Charles Fourier zur Seite stellt — und dies in wenig knapp bemessenen Abschnitten — das zeigt van de Velde als Gestalter in Worten in trefflicher Art. Auch Morris wird schließlich aus unserer Zeit heraus beurteilt. „Alles, was Morris erdachte, alles, was aus seinen Händen hervorging, war vollkommen! Und doch lassen uns diese Schöpfungen vollkommen kalt! Besser wäre uns gedient gewesen mit



Kerzenhalter in Silber getrieben
W. Baltensperger, Goldschmied S. W. B., Zürich

einem einzigen Werke, das vielleicht weniger vollkommen gewesen wäre, aber von jener Erschütterung gezeugt hätte, die jäh und ungewollt, aus der Berührung unseres Wesens mit dem Leben entspringt; mit dem Leben des Augenblicks, dem Leben, in dem wie in einem Spiegel, alles gesammelt erscheint, was diesen Augenblick ausmacht, diesen gegenwärtigen, einmaligen Augenblick, der sich von allen voraufgegangenen, wie von

Strich gezogen; jene Entwicklung ist Geschichte geworden. Van de Velde aber lebt, und das soll uns freuen. Mit Verhären eines Bluts, in der stillen Verehrung der flämischen Felder, der Weihe der Kirchen, im Staunen vor der Macht der Essen und Fabriken. Er, der am Gestern hängt mit einer kindlichen Sehnsucht, der das Heute umfaßt und das Kommende grüßt in einer befreienden Glückseligkeit. H. R.

allen folgenden zu tiefst unterscheidet! Da müssen zwei Pole sich berühren, damit der Funke aufspringe im Werke, der es verewigt, ebenso wie das Werk seinerseits den Augenblick verewigt und unserm Wesen den Stempel der Ewigkeit verleiht.“ Das ist van de Velde, der in drängender Schaffenslust die quellende Ornamentik des Jugendstils durchlebt hat. Er teilt sich die Rolle des kühlen Beobachters zu, da er es nicht zustande bringt, von seinen eigenen Schöpfungen Aufhebens zu machen. Unter die gesamte Entwicklung, die er in der Übersicht kritisch durchgeht, hat der Krieg einen

GOLDSCHMIEDEWERK

Wenn ich mich nicht täusche, sind wir heute wieder dort angelangt, wie es bei den alten Römern war: die Sammlerfreude wirft sich wieder auf das Silbergeschirr.

Weniger der vollständige Satz von Platten, Tellern und Kannen reizt uns, der ja mehr für die fürstliche Tafel als für den selbst sehr reichen bürgerlichen Tisch geschaffen